

Bibliothèque de
documentation
internationale
contemporaine
1^{re} Année, N° 2.

LE NUMÉRO : 25 CENTIMES

26 Novembre 1914.

J'ai vu...

ILLUSTRÉ PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, Bd des Capucines, PARIS. — Tél. : Gutenb. 04-58

J'ai vu... rémunère selon leur importance, et jusqu'au plus haut prix, les documents
:: :: :: :: :: photographiques inédits qui lui sont proposés :: :: :: :: ::



LE SERGENT ROLAND GARROS, UN DE CEUX QUI VEILLENT SUR PARIS

Roland Garros, notre grand champion de l'air, s'est engagé dès la déclaration de la guerre; il est maintenant sergent. Il fait partie de l'escadrille qui protège Paris contre les incursions des Tauben.

FOP. 47

Chassez le naturel, il revient au galop.

TOUT le monde connaît l'architecture mûnichoise, dont quelques échantillons déshonorent, hélas ! les rues de Paris. Des cubes massifs, dont aucune corniche ne coupe les lignes, des fenêtres qui ne sont plus que des trous, et sur ce bâti barbare, des appliques étranges qui, parce qu'elles ne sont pas « liées » à l'ensemble pour former avec lui un tout harmonieux, ont l'air de ne pas lui appartenir.

On a souvent dit que « le style, c'est l'homme ». Cela est vrai du style architectural encore plus que de l'autre. Le style mûnichoïse (*Jugendstil*), c'est donc l'Allemand moderne : une nature primitive, épaisse, sans contours élégants, sur laquelle des ornements de civilisation ont été plaqués au hasard, sans aucun souci de liaison. Le caractère de la race reste lourd et sans grâce, malgré la mièvrerie des surcharges. La couleur et le vernis de celles-ci n'enlèvent rien au fond de son aspect gris, terne, glacial. Il suffit de gratter l'applique disparate, pour que réapparaisse la grossièreté du bloc qui la soutient sans l'épouser.

L'Allemagne a grandi trop vite. Sa mentalité n'a pas eu le temps d'évoluer aussi rapidement que sa richesse. Elle est restée le rustre campagnard, sous les lambris du millionnaire. La civilisation ne s'enseigne pas comme la grammaire et les mathématiques, elle est la résultante de l'éducation séculaire d'un peuple. Elle se transmet par la tradition familiale et par les mille canaux des fréquentations journalières ; elle est le bain de culture que toutes les générations antérieures ont vivifié de leur expérience et de leurs rapports.

Or, les Allemands d'il y a un siècle étaient encore des êtres balourds, matériels, satisfaits de vivre dans le servage pourvu qu'on leur permit de satisfaire leurs instincts de brutes pesamment jouisseuses.

Ne généralisons pas. On trouvait dans quelques villes du Rhin et dans les cours de quelques principicules germaniques des nobliaux décaqués et des bourgeois cossus qui prétendaient aux bonnes manières et s'appliquaient à copier servilement les usages des salons français du XVIII^e siècle. Mais au-dessous de ces plagiaires un peu plus reluisants, grouillait une masse amorphe où toute politesse, toute distinction, toute élégance étaient inconnues, peuple barbare que le christianisme n'avait pas réussi à complètement affranchir de la domination de ses sauvages instincts.

Quand il s'avise d'être intelligent, l'Allemand se rend parfaitement compte de ces lacunes de son tempérament national. Aussi s'applique-t-il, avec cet esprit de méthode qu'il apporte dans toutes ses entreprises, à remédier par des moyens artificiels à son manque d'entraînement traditionnel. Ses voyageurs ne vont pas seulement à l'étranger pour y voler des modèles industriels, ils s'y appliquent encore davantage à surprendre le secret des mœurs policées. Par contre, l'étranger qui voyage en Allemagne est constamment épié. Sans le savoir, il joue le rôle de mannequin de grand couturier, dont non seulement les toilettes, mais encore les gestes et les attitudes font l'objet d'une étude appliquée. Le Germain, conscient de son infériorité et souffrant dans son orgueil de ne pas pouvoir la dissimuler, cherche au delà des frontières de son pays ce qu'il ne trouve pas chez lui et il codifie ses observations dans les traités de civilité puérile et honnête qu'il essaye ensuite d'apprendre par cœur, comme un élève studieux apprend ses leçons.

Cela donne des résultats extravagants. Quand l'étudiant de Thuringe ou de Franconie arrive pour la première fois dans la

grande ville universitaire, ses aînés entreprennent immédiatement la tâche ardue de le décrasser. Ils lui enseignent par le menu l'art de marcher, de saluer, de se présenter, de manger proprement. Comme le malheureux n'en a pas l'habitude, tous les gestes qu'on lui apprend à esquisser sont empruntés et automatiques. L'aisance en est absente. On a toujours l'impression, quand on l'aborde, de se trouver devant une poupée articulée, dont le régisseur d'un guignol commande les mouvements à l'aide de fils invisibles. Le personnage accomplit des rites rigides ; il ne suit pas les inspirations de sa nature. Il n'est pas le jeune homme aux allures libres et spontanées, mais l'automate guindé qui obéit à la pression de ressorts savamment dissimulés dans son épaisse carcasse.

Il salue en portant sa casquette à angle droit jusqu'à la hauteur de sa ceinture, tandis que son buste se casse d'un mouvement d'une raideur mécanique ; il donne la main en levant le coude très haut et en l'abaissant comme le soldat se met au port d'arme ; il récite avec emphase des formules, toujours les mêmes, après avoir prononcé la phrase sacramentelle : *Mein Name ist Muller* (je m'appelle Muller). Quand il prend sa fourchette et son couteau, à la table du restaurant, c'est toujours du même geste étudié. On devine que partout il se surveille pour ne pas commettre la grande gaffe, celle qui révélerait les modestes origines dont il a le tort de rougir ; car l'Allemand, arrivé sur le tard à la civilisation, ajoute à tous ses défauts celui de renier ses ancêtres. Quand il se trouve près d'un étranger, dont les manières affables sont dépourvues de toute contrainte, sa raideur s'accroît encore par la crainte des contrastes. Que ne donnerait-il pas pour posséder cet aimable abandon ? Or il sait que s'il ne s'astreignait pas à la plus rigoureuse discipline, sa grossièreté native reprendrait immédiatement le dessus. Et comme il a l'orgueil de sa politesse péniblement acquise, il l'étale bruyamment, et par les éclats mêmes de sa voix et par le bruit dont il entoure son rituel social, il en perd tout le modeste bénéfice.

Devenu avocat, juge, médecin, fonctionnaire supérieur, l'ancien étudiant reste fidèle aux habitudes qu'il a prises pendant son séjour à l'université. Dans toute la société allemande, on retrouve donc ces manières guindées, artificielles qui recouvrent mal la souche primitive mal équilibrée.

Même absence d'adaptation chez la femme allemande, qui commence à s'habiller suivant les modes parisiennes, mais qui, quoi qu'elle fasse, ne sait pas porter les toilettes les plus élégantes et ressemble toujours à une cuisinière endimanchée.

Le parvenu de Berlin, de Hambourg, de Francfort, banquier, commerçant ou industriel, manque également de cette mesure que seule peut donner une longue habitude du bien-être. Il faut que partout et toujours, il fasse étalage, un étalage agressif, provoquant, de sa richesse. Sa demeure est somptueuse, mais d'un luxe criard. Les marbres et les ors y abondent. Les équipages sont princiers, mais d'un mauvais goût à faire hurler un cocher de fiacre parisien. En aucun pays les laquais ne sont plus nombreux et costumés de livrées plus rutilantes. Les portiers ressemblent à des suisses de cathédrales. L'étranger éprouve un sentiment réel de gêne, quand dans ces maisons fastueuses, qui lui rappellent les palais forains des expositions universelles, il est entouré de prévenances encombrantes, de formalités méticuleuses, d'un servilisme dégradant.

Et voilà la clef du mystère que tant d'observateurs superficiels n'arrivent pas à déchif-

frer. Pourquoi l'Allemand, qu'on a connu si aimable, si obséquieux, est-il brusquement devenu la brute qui tue, viole, pille et incendie avec une joie sadique ? Simplement parce que la guerre a fait éclater la mince couche de vernis qu'une civilisation toute de surface avait étendue sur sa nature grossière. Le barbare a brisé — avec quelle satisfaction ! avec quel soupir de soulagement ! — la cangue qu'il s'était mise volontairement pour refréner ses instincts. Il est brusquement redevenu lui-même et il se venge maintenant, en lâchant la bride à ses vulgaires passions, de la contrainte que trop longtemps il avait cru devoir s'imposer. Le ressort violemment comprimé se détend d'un seul coup. Ceux-là seuls en sont surpris qui ne savaient pas quel effort constant avait été nécessaire pour en contenir la formidable poussée.

Je le répète, la prospérité de l'Allemagne avait été beaucoup trop rapide. Il n'y avait pas eu chez elle cette adaptation progressive des mœurs à la richesse qui ne se trouve que chez les peuples à vieille culture. Pour ne point paraître barbare, elle avait dû s'assimiler hâtivement des usages dont seules les anciennes traditions nationales peuvent donner la pratique. Elle restait la femme de chambre qui, parce qu'elle s'était coulée dans les robes de sa maîtresse, s'imaginait qu'elle était une grande dame. Sans transition, elle avait passé de l'office au salon. Le jour où les événements l'ont rejetée dans la rue, elle est redevenue la ribaude sans éducation et dont les excès devaient scandaliser les gens de bonne compagnie de tout le monde civilisé.

« Chassez le naturel, il revient au galop », a dit le poète. L'Allemand en est une preuve vivante. Ses officiers comme ses soldats, ses industriels comme ses savants, ont déposé leur masque d'êtres policés pour nous apparaître en peau, dans la peau des reîtres du moyen âge ou des Germains pillards dont Velleius Paterculus disait déjà au premier siècle de l'ère chrétienne qu'ils étaient « rusés dans la férocité et nés pour le mensonge ».

L'atavisme s'accuse à nouveau chez les Teutons de notre époque. Les courtes tentatives qu'ils ont faites pour s'en affranchir, n'ont pas guéri les tares d'une hérédité plusieurs fois séculaire.

Heureusement que ces barbares ont également gardé un autre trait caractéristique de leurs ancêtres. Leur intelligence est aussi médiocre que la brutalité de leurs instincts est impérieuse. Quand, à Erfurth, Napoléon s'entoura d'une cour de souverains déchus et de grands hommes prétentieux, il se trouva parmi ces courtisans de marque un certain M. de Muller, qui avait taquiné les Muses pour leur faire maudire les tyrans étrangers, mais n'en avait pas moins pensé qu'en s'inclinant très bas devant l'« Ogre de Corse » il pourrait lui dérober quelques rayons de son étoile. Napoléon, qui avait parfois des mots cruels quand il se trouvait en présence d'un de ces anciens adversaires, dit au poète : « Ne trouvez-vous pas, monsieur de Muller, qu'il y a toujours quelque chose de bête chez les Allemands ? » On prétend que le Teuton reconnaissant trouva que son impérial interlocuteur avait été très spirituel.

Cela encore est bien allemand : écraser les faibles, mais s'aplatir devant les forts.

On le verra bien, dans quelques semaines, quand les assassins et les pillards d'aujourd'hui seront, par leur bêtise, refoulés derrière leurs frontières. En quels esclaves piteux se transformeront alors ces maîtres insolents !

E. WETTERLÉ,
ancien député au Reichstag
et à la Chambre d'Alsace-Lorraine.

J'ai vu...

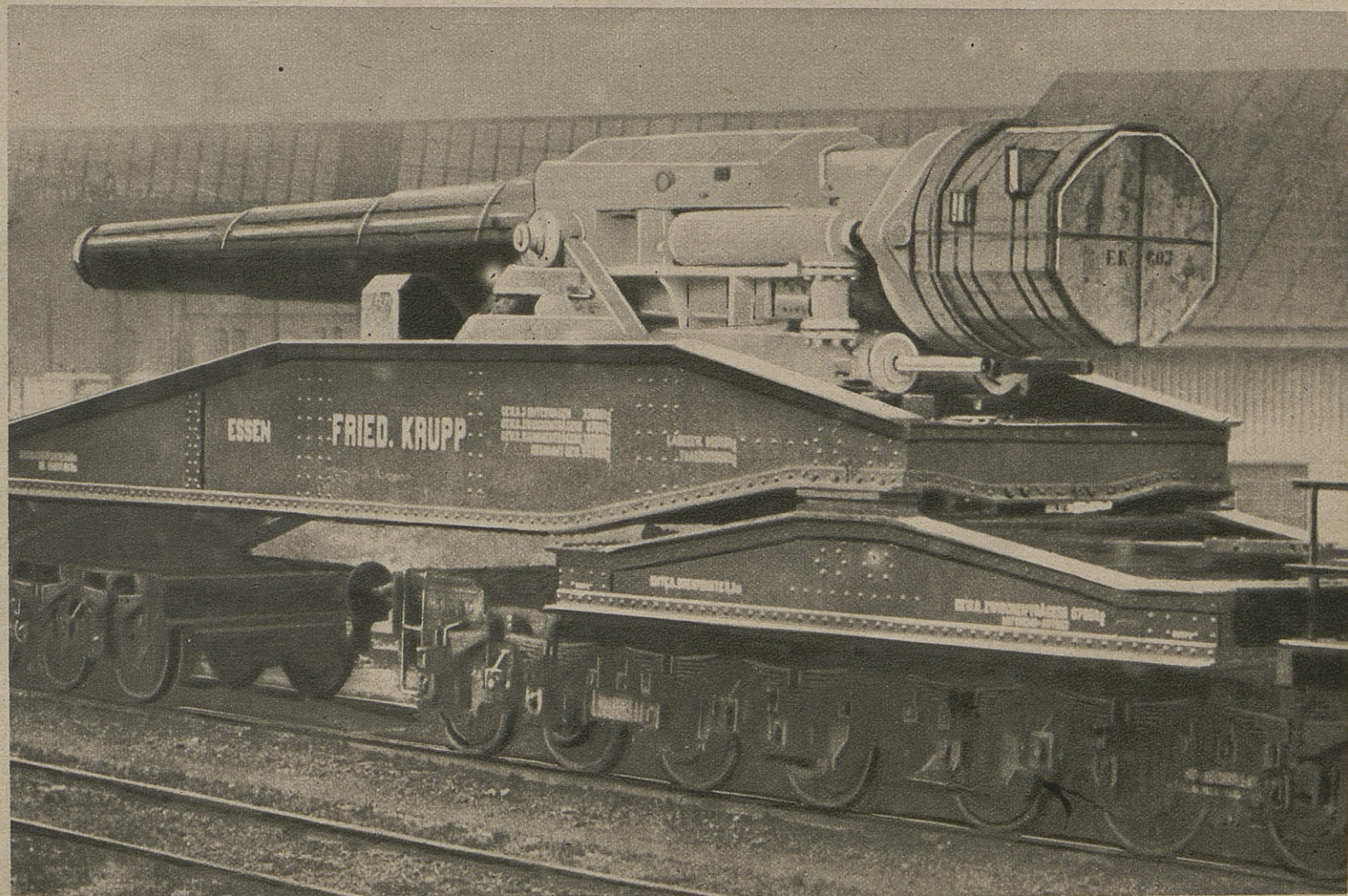
CE QUI SE PASSE CHEZ NOS ENNEMIS



LE GRAND QUARTIER GÉNÉRAL DE GUILLAUME II

C'est dans cette ville, que Guillaume II a établi son quartier général. Les vastes campements que l'on aperçoit abritent sa

nombreuse suite. La surveillance est sévère; des projecteurs, la nuit, fouillent le ciel pour empêcher la venue des avions français.



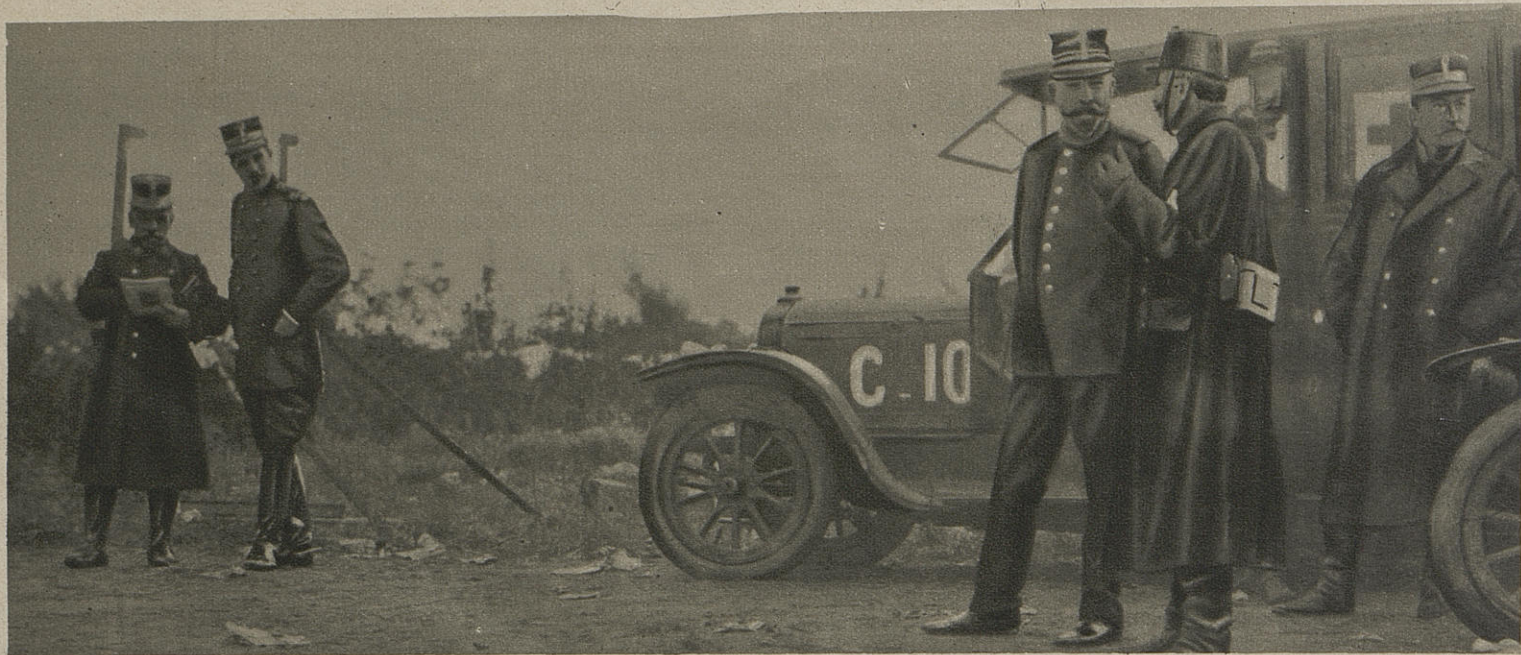
LE TRANSPORT D'UN CANON DE MARINE

Ce gigantesque canon de marine quitte Essen, la cité de Krupp, et, sur son chariot spécial qui ne comporte pas moins de 24 roues, va être dirigé vers Hambourg, où il sera aussitôt

utilisé à bord d'un gros croiseur cuirassé. Cette photographie a été interdite en Allemagne, le gouvernement jugeant sans doute que sa publication nuirait à l'intérêt de la défense nationale.

J'ai vu...

CHEZ NOS ALLIÉS : UN DEUIL, UNE FÊTE



LE ROI DES BELGES LE JOUR DE LA SAINT-ALBERT

La fête du roi Albert a été célébrée le 15 novembre. Elle a provoqué partout de grandes manifestations de sympathie.



LA MORT DU FELD-MARÉCHAL LORD ROBERTS

Lord Roberts, le feld-maréchal anglais qui commanda en chef l'armée des Indes et qui triompha en Afghanistan et au Transvaal, est mort le 15 novembre, à l'âge de 82 ans, alors qu'il venait de visiter chez nous les armées britanniques.



LA FOULE A L'ÉGLISE DES FLAMANDS

A Paris, des *Te Deum* furent chantés en l'honneur de l'héroïque souverain de Belgique, à l'église flamande de Charonne et à Notre-Dame, où Monseigneur Amette prit la parole.



LA SORTIE DE NOTRE-DAME

Paris avait pavaisé aux couleurs belges. En province : au Havre, à Lyon, à Dieppe, à Marseille, à Toulon, l'enthousiasme ne fut pas moins grand. Albert I^{er} reçut pour lui et pour la reine Elisabeth, des milliers de lettres d'admirateurs fervents.

J'ai vu...

TRANCHÉES AMIES ET ENNEMIES



ON SOIGNE UN BLESSÉ

Ce chasseur d'Afrique a été blessé au flanc et transporté par ses camarades à la sortie de la tranchée. Un aide-major vient l'examiner sur place avant de le faire transporter à l'ambulance.



LA CHEMINÉE DE LA TRANCHÉE

On ne se douterait pas, à voir ces paisibles cavaliers s'apprêtant à faire largement honneur à leur gamelle, qu'ils sont à peine à une centaine de mètres des Allemands et exposés à leurs balles.



UNE TRANCHÉE ABANDONNÉE PAR LES ALLEMANDS EN POLOGNE

Surpris par une violente attaque à la baïonnette des Russes, les Allemands qui occupaient cette tranchée se sont débarrassés à la hâte de leur manteau et de leur fusil pour mieux échapper

à leurs adversaires et pour tenter de rejoindre leurs camarades de seconde ligne. Les attaques allemandes ne sont pas plus heureuses contre les armées russes que contre les nôtres.

J'ai vu...

L'INVESTISSEMENT DE CRACOVIE PAR LES RUSSES



LES RIVES DE LA VISTULE A CRACOVIE

Le 17 novembre, parvenait la nouvelle de l'investissement de Cracovie par les troupes russes. Les dépêches annonçaient

que la population avait en hâte pris la fuite et qu'une partie de la ville, bombardée par nos alliés, était la proie des flammes.



LE CHATEAU FORT DE CRACOVIE

Avant de parvenir à Cracovie, les Russes avaient triomphé de la résistance acharnée des Autrichiens à Miechow et ils avaient occupé Skalmierz et Slomniki. Une sortie désespérée de

la garnison de Przemysl avait été arrêtée par l'action combinée de l'artillerie et de la cavalerie russe. Cette vaine tentative coûtait aux Autrichiens quelques milliers de prisonniers.



UNE AUTRE VUE DE LA VISTULE A CRACOVIE

Cracovie, capitale de la Pologne autrichienne, est une ville de 152000 habitants. L'empereur François-Joseph, pour la protéger contre les assauts des armées russes opérant en Galicie,

avait adressé un pressant appel au Kaiser, pour que ses troupes viennent renforcer la défense des Autrichiens. Mais les positions occupées par nos alliés rendaient cette jonction impossible.

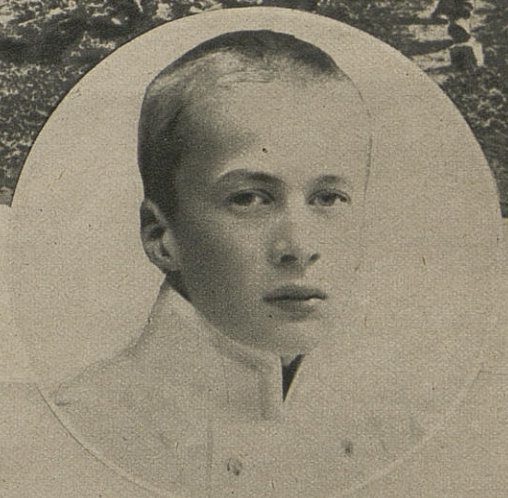
J'ai vu...

LES OBSÈQUES DU PRINCE OLEG CONSTANTINOVITCH



LE CONVOI QUITTE VOLOKOLAMSK

Le jeune prince Oleg, fils du grand-duc Constantin, l'oncle du Tsar, a été mortellement blessé, alors qu'il chargeait à la tête de son peloton. Transporté à Vilna, il n'a pas tardé à succomber. Voici le cortège mortuaire quittant la station de Volokolamsk, pour se rendre à la propriété du grand-duc Constantin où se fit l'inhumation.



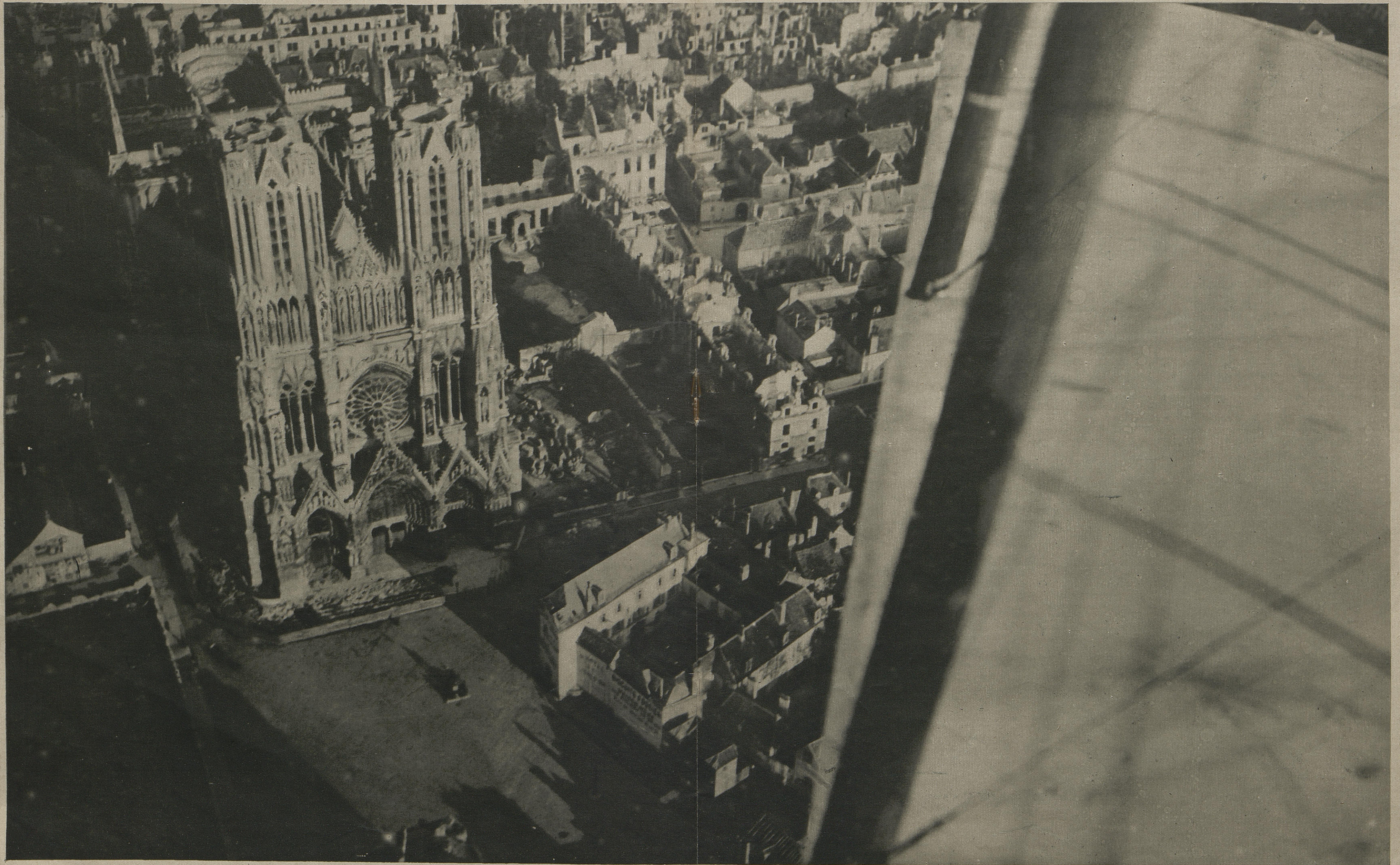
LE GRAND-DUC CONSTANTIN ET LA FAMILLE IMPÉRIALE

1. Le grand-duc Constantin Constantinovitch (père du défunt). — 2. La grande-duchesse Elisabeth (mère du défunt). — 3. Le prince Jean (frère du défunt). — 4. La princesse Tatiana Bagration-Moukhransky (sœur du défunt). — 5. Le prince

Gabriel. — 6. Le prince Constantin. — 7. Le prince Georges. — 8. La grande-duchesse Serge, qui est entrée dans les ordres depuis la mort de son mari le grand duc Serge. — En médaillon : le prince Oleg, dans son uniforme de cornette.

J'ai vu...

LA CATHÉDRALE DE REIMS PHOTOGRAPHIÉE DU HAUT D'UN AÉROPLANE APRÈS SON BOMBARDEMENT



LES BARBARES CONTINUENT LEUR ŒUVRE DE DESTRUCTION

Les Allemands n'ont pas encore cessé de s'attaquer à Reims. Avec leurs gros mortiers établis aux environs de Brimont, ils bombardent la ville quand il leur en prend fantaisie. Cette photographie a été prise du haut d'un biplan, le 12 octobre. Elle montre avec exactitude l'étendue des ravages provoqués par le feu de l'artillerie ennemie. De l'archevêché, il ne reste plus que les murs. Quant à la cathédrale, avant de devenir la proie des flammes, elle ne fut épargnée d'aucun côté. Depuis les marches jusqu'au sommet des tours, les obus la mutilèrent.

J'ai vu...

NOS TROUPES D'ALGÉRIE AU FEU



LES TURCOS SONT DE BONNE GARDE

Aux environs de Nieuport, ces braves turcos tout en vaquant à leurs petites affaires, protègent la voie sur laquelle circule un train blindé.



AU BIVOUAC

Depuis le début de la guerre, les troupes d'Afrique ont été souvent à l'épreuve et souvent aussi à l'honneur.



LES CHASSEURS D'AFRIQUE CHARGENT... A PIED

Les chevaux sont rares maintenant et, en attendant les nouvelles montures qui parviennent d'Outre-Atlantique, à bord de transports spécialement affectés, beaucoup de cavaliers sont

obligés de prendre place dans les tranchées aux côtés de leurs camarades de l'infanterie. C'est le cas de ces vaillants chasseurs d'Afrique qu'une alerte fait bondir hors de leur retranchement.

J'ai vu...

LES INDIENS ONT VERSÉ LEUR SANG POUR NOTRE CAUSE



UN GROUPE DE BLESSÉS DANS UN CAMP A BROCKENHURST

Les troupes indiennes qui se battent actuellement à nos côtés sont d'une bravoure extrême. Les Allemands résistent difficilement à leurs charges et c'est toujours avec effroi qu'ils

entendent le cri rauque des cipayes s'élançant à l'attaque de leurs retranchements. Les cavaliers indiens font également merveille et collaborent efficacement à déloger l'ennemi de ses positions.



UNE BELLE CHEVELURE

Un Indien blessé à la jambe peigne avec sollicitude l'abondante chevelure de son camarade, dont les mains, percées par les balles ennemies, refusent pour le moment tout service.

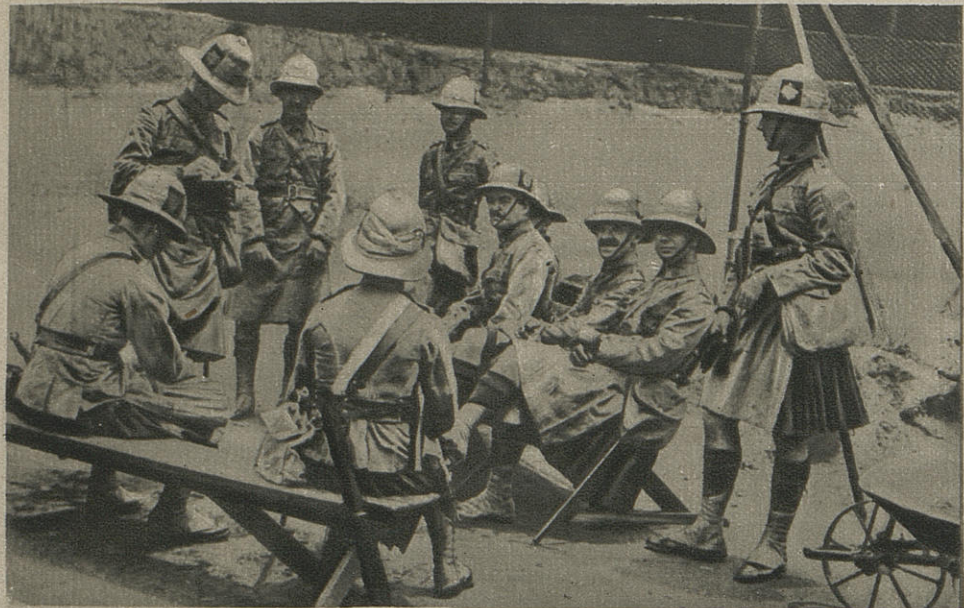


ILS S'AIDENT LES UNS LES AUTRES

Une partie des Indiens blessés au cours des combats de Belgique sont envoyés en Angleterre, à Brockenhurst ; c'est là qu'ils attendent le moment de repartir pour le front.

J'ai vu...

EN MARGE DE LA GUERRE



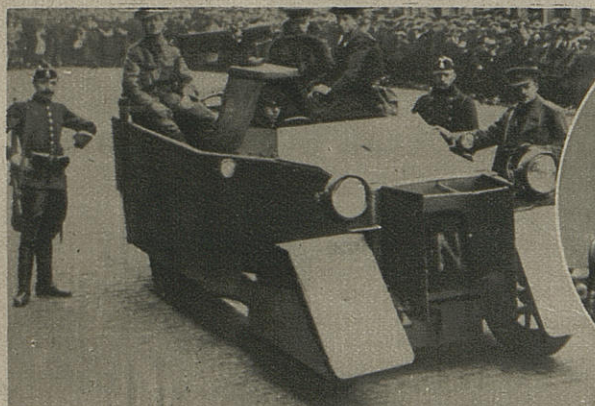
L'HEURE DU PRÊT

C'est une heure qui est toujours la bienvenue, même en temps de guerre. Voici un coin du camp anglais au moment où le vaguemestre remet à chacun ce qui lui est dû. Les soldats anglais sont ceux qui sont le plus largement payés.



LE VAILLANT AUMONIER

Cet aumônier belge, accompagné d'un lancier, se dispose à partir pour le front où l'appelle son ministère, prêt au besoin à défendre sa vie.



UNE BONNE RECRUE

Le gouvernement anglais vient d'envoyer sur le front des automobiles blindées de ce nouveau type. Elles sont pilotées par des fusiliers marins.



UN COMPAGNON FIDÈLE

Ce bull-dog ne quitte pas son maître qui conduit une auto-mitrailleuse française.



LA DOUCE ROMANCE

Ceux qui, quelques jours auparavant, se battaient farouchement, écoutent maintenant, rêveurs, le phonographe de l'ambulance anglaise.



UN FAUX CANON

Nos facétieux artilleurs avaient établi dans l'Aisne une batterie de canons en bois. Repérée bientôt par les Tauben, cette batterie fut consciencieusement bombardée par les Allemands.

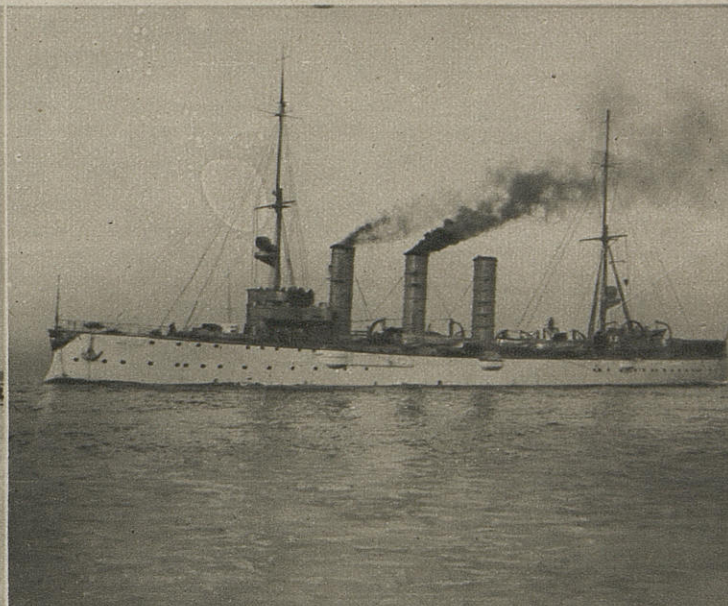
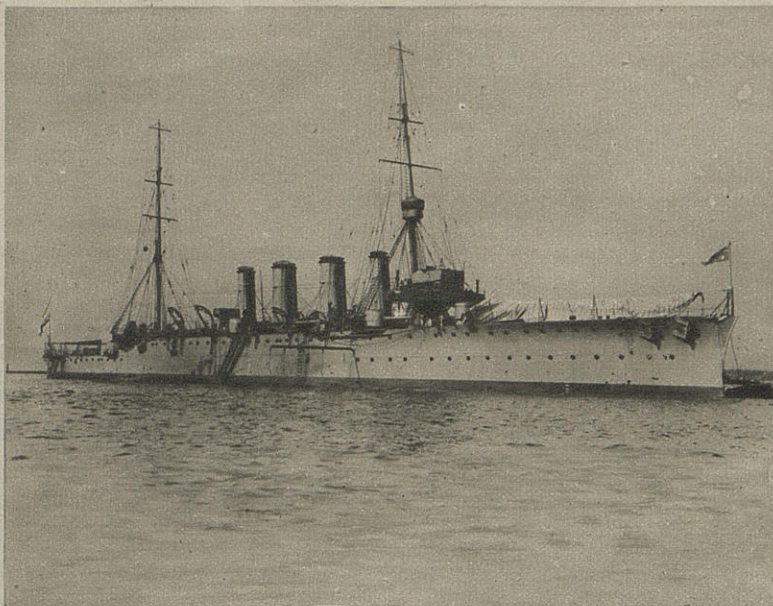


UNE DES AUTOMOBILES DU KAISER

Cette puissante voiture, à la portière de laquelle s'étale l'aigle impérial, est protégée avec ingéniosité contre les embûches de la route. Les deux patins en acier, qui vont de l'avant à l'arrière, sont destinés à écarter les fils de fer tendus au milieu des chemins. Le chauffeur de Guillaume II est l'ancien coureur Werner.

J'ai vu...

LES OPÉRATIONS NAVALES



LE "SYDNEY" QUI CAPTURA L' "EMDEN"

Le "Sydney" est ce croiseur australien qui, après avoir bombardé l' "Emden", le força à s'échouer à l'île des Cocos, où il fut détruit par un incendie. L'équipage fut fait prisonnier.

UN QUI NE PEUT PLUS NUIRE : LE "KÖNIGSBERG"

Le vaisseau allemand "Königsberg" est bloqué en face de l'île Mafia (Afrique orientale allemande). Les Anglais ont en effet coulé des chalands dans le seul canal qu'il puisse suivre.



LE "GOOD HOPE", LE CROISEUR ANGLAIS QUI A ÉTÉ COULÉ

Le 10 novembre, au large de la côte du Chili, une partie de la division anglaise opérant dans le Pacifique, sous les ordres du contre-amiral Gradock, était attaquée par une forte division allemande comprenant trois croiseurs cuirassés et deux petits

croiseurs. Le "Good Hope", le bateau amiral anglais, était violemment bombardé. Le feu prenait à bord. Il devait quitter rapidement le théâtre du combat, mais ne tardait malheureusement pas à couler, l'incendie ayant gagné la soute aux poudres.

J'ai vu...

L'ARTILLERIE DE NOS AMIS LES ANGLAIS



LE NOUVEAU MORTIER DE 6 INCHES

Nos amis les Anglais ont essayé pour la première fois ce nouveau mortier au cours des derniers combats qui furent livrés

sur les bords de l'Yser. Les ravages que provoqua cette bouche à feu dans les rangs de l'armée du Kaiser furent terribles.



MITRAILLEUSE CONTRE LES TAUBEN

Cette auto-mitrailleuse, la terreur des patrouilles allemandes, peut aussi faire la chasse aux Tauben et aux dirigeables.



TUÉS PAR UN OBUS ANGLAIS

Ces deux hussards de la mort ont été frappés par un obus anglais alors qu'ils se reposaient dans la cour d'une ferme à N...



UNE BATTERIE DE CAMPAGNE TRAVERSE UN VILLAGE FRANÇAIS

Les Anglais sont de merveilleux pointeurs. Il est bien rare qu'une batterie allemande, une fois repérée par eux, puisse

continuer longtemps sans changer ses positions, à envoyer des projectiles au-dessus des tranchées des troupes alliées.

J'ai vu...

ÉPHÉMÉRIDES RÉTROSPECTIVES DE LA GUERRE

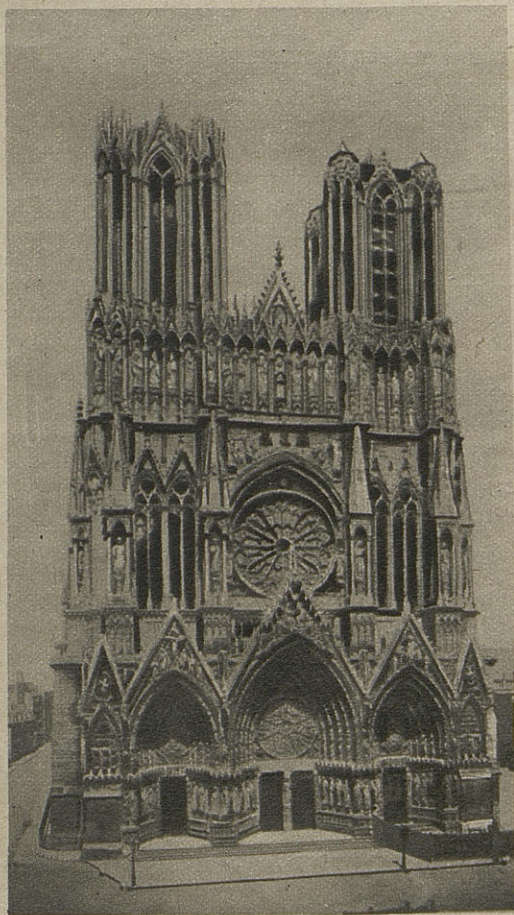
Chaque semaine, à cette place, et jusqu'à ce que nous soyons arrivés aux événements actuels, nous donnerons dans leur ordre chronologique, les photographies des grandes étapes de la guerre.



Famille belge fuyant vers Anvers à l'approche des Allemands. Ceux-ci, après la chute de Liège, avançaient rapidement. Le 21 août, ils entraient à Bruxelles. Le 25 août, les troupes anglo-françaises, débordées à Charleroi par un ennemi de beaucoup supérieur en nombre, se repliaient vers la Marne dans de très bonnes conditions.



A partir du 5 septembre, nos troupes prenaient l'offensive sur un front s'étendant de Nanteuil-le-Haudouin à Verdun en passant par Meaux, Sézanne et Vitry-le-François. Le 12 septembre, le général Joffre annonçait la victoire des armées franco-anglaises. Voici des munitions abandonnées par les Allemands dans leur fuite précipitée.



Les armées alliées poursuivaient les Allemands qui se retranchaient finalement le 13 septembre sur l'Aisne. Le 19 septembre, ils commençaient à bombarder la cathédrale de Reims.



Le général Gallieni était nommé Gouverneur militaire de Paris le 26 août. Le gouvernement se transportait à Bordeaux le 2 septembre, jour de la prise de Lemberg.



L'armée belge quittant Anvers les 7 et 8 octobre, pour faire sa jonction avec les troupes anglo-françaises. Le 9 octobre, Anvers était pris par les Allemands.



Le 11 octobre, des avions allemands venaient lancer des bombes sur Paris, tuaient quatre personnes et en blessaient vingt-deux. Le 14 octobre, les troupes alliées prenaient Ypres.

UNE SEMAINE DE GUERRE : DU 13 AU 19 NOVEMBRE

VENDREDI 13 NOVEMBRE. — Toutes les tentatives allemandes pour franchir l'Yser sont repoussées.

SAMEDI 14 NOVEMBRE. — Les Allemands, qui avaient dirigé une violente attaque contre Nieuport, sont rejetés en arrière.

— Les Russes continuent à progresser en Prusse orientale et en Galicie.

DIMANCHE 15 NOVEMBRE. — Les Alle-

mands sont repoussés aux abords d'Ypres avec des pertes importantes.

— La fête du roi Albert de Belgique est célébrée avec enthousiasme.

LUNDI 16 NOVEMBRE. — Un régiment allemand est entièrement détruit dans le Nord.

— Les Russes avancent toujours rapidement vers Cracovie dont la population prend la fuite.

MARDI 17 NOVEMBRE. — Dans le Nord, les Allemands doivent évacuer une partie de leurs tranchées atteintes par l'inondation.

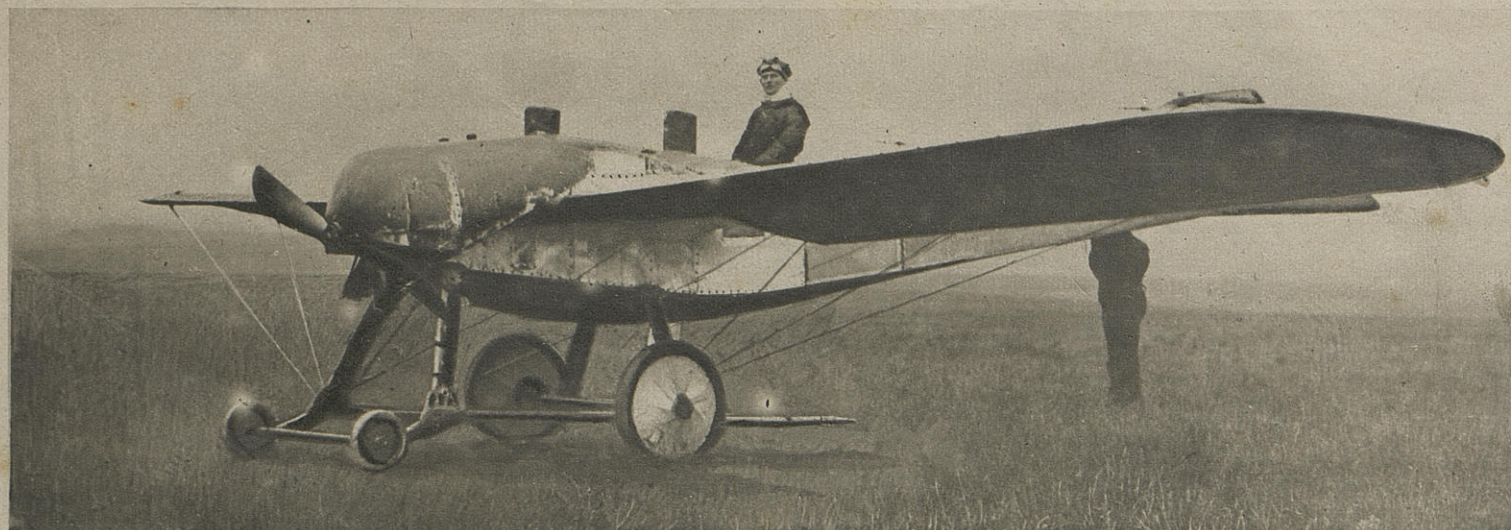
— Une grande bataille est engagée à Soldau.

MERCREDI 18 NOVEMBRE. — Les Allemands continuent à bombarder Reims. — Dans la région de Saint-Mihiel, ils font sauter la partie ouest de Chauvencourt.

— Les Russes investissent Cracovie.

J'ai vu...

UN AVIATEUR ANGLAIS A DISPARU



LE LIEUTENANT BEEVOR SE RAFRAICHISSANT A L'AÉRODROME D'HENDON

Le lieutenant Charles Francis Beavor, qui appartenait au corps des aviateurs anglais, quittait l'autre semaine l'aérodrome d'Eastchurch, se rendant en France pour rejoindre ses

camarades sur le front. Il emmenait comme passager Lord Annesley. Depuis leur départ, on est sans nouvelles des deux aviateurs. — *En haut*: Le lieutenant Beavor dans son monoplan.